

EXTRAIT DE L'ALMANACH 2003

RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE

François Saint-Pierre

Edité par la Mission Agrobiosciences, avec le soutien du Sicoval, communauté d'agglomération du sud-est toulousain. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Rencontre du troisième type

Etrange retournement de cette fin de siècle : le scientifique, jusqu'ici auréolé du savoir, est avec les sciences qu'il développe mis en cause, mis en doute. L'opinion peut aller jusqu'à craindre les innovations qu'il propose à la société, et les jeunes à se détourner des carrières scientifiques ! Doit-on (et comment ?) tenter de renverser cette tendance ? Ceux qui répondent oui ajoutent que c'est le rapport entre les sciences et la société qui doit être repensé et qu'il convient d'inventer de nouveaux modes de mise en culture, de débats, de contrôles. François Saint-Pierre analyse, en partant de l'expérience du Sicoval du Café des sciences et de la société, quelques moyens anciens et nouveaux.

François Saint-Pierre, mathématicien de formation, enseigne en Mathématiques Spéciales mais se montre plus intéressé par les applications des mathématiques dans les autres disciplines que par la recherche fondamentale. Il a collaboré avec des chercheurs en sciences humaines (linguistique et sociologie) et des médecins du sports (modélisation de la fréquence cardiaque). Par ailleurs, à partir de sa réflexion sur l'histoire des sciences et d'un sens aigu de la citoyenneté, il a été conduit à participer aux débats sur l'épistémologie et la sociologie des sciences.

LES scientifiques ont l'habitude de se retrouver en séminaire, congrès, colloques, « work shop », etc. Au-delà des publications et de la communication écrite, souvent faite avec Internet, ces rencontres permettent des échanges fructueux, indispensables au fonctionnement correct de la science moderne. La plupart des grands organismes de recherche ont aussi mis en place des instances de réflexion sur leur pratique scientifique et sur l'articulation entre la recherche et la société. Ces comités ont un rôle incontestable. D'un autre côté une longue tradition de conférence permet la rencontre entre « le grand public » et les scientifiques. On est là dans la lignée de la vulgarisation, sorte de formation continue à la science qui permet à tout un chacun de s'approprier un peu du savoir du spécialiste. La radio et même la « télévision », qui est parfois de bonne volonté, font quelques efforts de ce côté. Dans tous les foyers le dernier Prix Nobel peut expliquer à 6 heures du matin ou à 23h30 les secrets des colles ultra-résistantes, les asymétries des marchés capitalistes ou l'intérêt pour les agriculteurs

d'Afrique d'utiliser les O.G.M. Ces deux types de rencontres sont essentiels.

L'époque du génie solitaire est révolue, le travail en équipes, tantôt interconnectées tantôt concurrentielles, favorise le dynamisme des recherches mais aussi introduit dès le départ un point de vue critique sur les choix stratégiques en matière de recherche et sur les conditions pratiques de sa réalisation.

De même, le public de la vulgarisation est certes ignorant des développements sophistiqués de toutes les disciplines, mais sa volonté de comprendre les résultats importants de la science mérite d'être encouragée. En effet, il est difficile de mettre en place la moindre démocratie participative sur les grands enjeux technologiques, si la plupart des acteurs sont tout juste capables de répéter sans lucidité les arguments de propagande avancés par tel ou tel groupe de pression.

La Mission Agrobiosciences et le Café des sciences et de la société, sans pour autant disqualifier les deux approches précédentes ont opté pour favoriser un troisième type de rencontre. Dans cette catégorie on voit émerger un certain nombre de nouveaux formalismes : le café, la conférence

de citoyens ou de consensus, les forums Internet, la conférence débat avec plus de débat que d'exposé, bref ce que l'on appelle les forums hybrides. Les instigateurs de ces rencontres sont tous motivés par une volonté de faire vivre la démocratie. Mais plus que volonté, n'y a-t-il pas nécessité ? Force est de constater que dans ce monde où les connaissances et les techniques actuelles semblent capables du meilleur et du pire, il y a obligation à articuler politique et techno-science. Nous vivons dans une époque où les nouvelles hyper positives qui semblent confirmer une élévation continue du bien-être alternent avec des alarmes apocalyptiques. Le concept de mondialisation, qui fait implicitement référence à une société de consommation illimitée, est aussi valable pour les risques. L'image d'une techno-science faustienne, capable de mettre en péril l'humanité présente ou future et même la vie sur Terre, hante de plus en plus notre imaginaire. Pour éviter la schizophrénie il y n'y a pas d'autres possibilités que de penser le monde pour lui redonner un peu de cohérence. Pendant longtemps la recherche fondamentale était orientée par les Etats, à travers les universités et les grands organismes de recherche, les entreprises privées de leur côté essayaient de rentabiliser la recherche appliquée.

Depuis quelques années les grands groupes internationaux investissent la recherche fondamentale qui est devenue extrêmement imbriquée avec les applications. Peut-on laisser des choix qui engagent très fortement toute la société sous la seule dépendance des intérêts du marché ? La rentabilité est certes une variable non négligeable, mais le citoyen doit pouvoir peser sur les grandes options stratégiques plus fortement que les logiques économiques ou financières. La croyance en une auto-organisation optimale des marchés dans l'intérêt de tous est souvent contredite par le réel. Les logiques financières conduisent à prendre des risques à long terme sur la sécurité. Il est donc



« L'image d'une techno-science faustienne, capable de mettre en péril l'humanité présente ou future et même la vie sur Terre, hante de plus en plus notre imaginaire »

indispensable que la recherche publique puisse pleinement occuper une place stratégique d'expertise et de contrôle pour aider le politique à mettre en œuvre les choix faits par une société informée et lucide. Cette analyse concerne l'échelon national mais aussi les grands organismes internationaux qui ont une fonction indispensable d'harmonisation des choix.

LE nom même de forum hybride donne comme référence le métissage. La transdisciplinarité souvent invoquée dans la science, n'est déjà pas si facile et les « accouplements » sont parfois stériles. Pour être efficace il faut faire émerger des concepts communs et s'accorder sur des méthodes de travail, ce qui est loin d'être facile. Réunir dans un même lieu, réel ou virtuel, des citoyens et des scientifiques cela a longtemps paru impossible, pire même inutile. Mais la « barrière d'espèce » n'a pas résisté heureusement. Cette barrière s'est construite depuis longtemps, la dichotomie entre les savants et les ignorants remonte au plus profond de l'histoire. Le discours récent sur la France d'en Haut et celle d'en Bas, loin de contester cette séparation entre ceux qui savent et les autres, ne fait que reprocher aux gens d'en haut d'oublier de regarder ceux d'en dessous. L'appel systématique à la responsabi-

ce cadre d'une autonomie dynamique que s'inscrivent ces rencontres du troisième type.

Une des caractéristiques théoriques de ces rencontres est de mettre entre parenthèses le statut des intervenants. La valeur de l'intervention des

participants est fondée sur l'évaluation rationnelle des participants et non sur une légitimité sociale acquise. La compétence n'est pas mise au placard, mais au contraire est le support des argumentations. Dans un régime démocratique l'opinion doit se construire par le débat argumenté et rationnel conduit au nom de valeurs communes acceptées par toute la communauté. Dans la pratique la référence au statut, même si elle est plus ou moins implicite, perdure, cela permet de se situer très vite par rapport à l'intervenant, il est même surprenant de voir que souvent elle vient des « illégitimes » qui revendiquent ainsi leur droit de principe à la parole. La légitimité des paroles naïves vient de leur capacité à faire avancer la réflexion. Une intervention sur la peur des O.G.M. ou du clonage thérapeutique peut être interprétée comme le symptôme d'un obscurantisme irrécupérable ou comme une demande tout à fait justifiée d'explications concernant des risques mal définis pour le citoyen de base. Dans ce sens-là et plus efficacement qu'à travers des sondages d'opinion souvent mal construits et trop biaisés, le scientifique peut repartir avec une information sur l'acceptabilité de ses propres travaux. De plus, l'expérience montre que dans ces rencontres il n'y a pas de ligne de partage nette dans le savoir des participants. Le généticien, qui travaille dans un laboratoire, apprend du technicien de terrain ou de l'utilisateur. La science dans

ses deux versions, fondamentale et technicienne, est devenue tellement immense que le spécialiste ne couvre pas tout le champ de ses propres recherches. Rares, par exemple, sont les utilisateurs de statistiques qui sont capables d'avoir du recul sur les méthodes qu'ils utilisent. Ces ren-

« Dans un régime démocratique l'opinion doit se construire par le débat argumenté et rationnel conduit au nom de valeurs communes acceptées par toute la communauté »

lité et au judiciaire, s'il est en bonne partie légitime, est aussi porteur de cette coupure. Les ignorants sont innocents, et ce n'est pas pour rien qu'il y a un double sens à ce terme. Comment concilier l'exigence de rigueur et d'excellence de la science et de la technologie moderne avec l'« isogoria », égalité de la parole, et l'« isokrateia », égalité des pouvoirs, déjà inscrits dans la devise de la cité d'Athènes ? La science ne doit pas être subordonnée strictement aux pouvoirs politiques et administratifs, mais elle ne doit pas être non plus coupée des citoyens. C'est dans

contres fortuites au-delà de l'interdisciplinarité obligent à une saine réflexion transversale. C'est en ce sens que le scientifique qui participe à ce style de rencontre n'est pas dans la démarche classique du sujet supposé savoir, mais qu'il est, lui aussi, dans des positions multiples : tantôt contributeur qui apporte sa réflexion, tantôt en position d'écoute sur l'environnement et les conséquences de ses recherches et enfin parfois en situation d'apprentissage. La culture scientifique est marquée par une volonté consensuelle. En effet c'est le consensus qui fait office de « vérité » du moment, sur lequel les recherches en cours s'appuient.

Par contre dans le débat public l'aspect conflictuel est souvent tellement dominant que le chercheur peut-être déstabilisé. Pour autant, la distinction à base de hiérarchie implicite entre scientifiques et citoyens est abusive, le premier est aussi un citoyen, le second quand il intervient, mobilise sa culture pour être dans une démarche scientifique même s'il est sur un sujet éloigné de son domaine de compétence.

La mise au point sur le statut des uns et des autres n'est pas le seul problème que pose l'organisation de ces rencontres. La volonté de faire comme à la télé peut conduire à un fonctionnement pseudo démocratique. On invite si possible un journaliste ou animateur, plus ou moins connu suivant les moyens, celui qui explique la science mieux que les scientifiques et qui exprime l'angoisse citoyenne mieux que M. Durand ou que M^{me} Martin...

et ce Monsieur virevolte de l'un à l'autre, fait émerger quelques bons mots et parfois quelques belles envolées. Le public repart avec l'impression d'avoir participé à une émission de la Une. Si en plus la télé locale filme une petite séquence, c'est parfait. Que la télé fasse périodiquement ce genre de débat n'est pas un problème, mais la mise en spectacle des lieux communs du moment est loin d'être un idéal de démocratie participative.

Un des problèmes difficiles qui se pose avec un peu de recul est l'après rencontre.

La difficulté qu'a eu l'institution politique française à assurer le suivi de la première conférence des citoyens en 98, montre que, même quand il y a des soutiens institutionnels importants, il n'est pas facile de faire avancer le schmilblik démocratique. Les instances décisionnelles, qui sont sur le principe de la délégation de pouvoir n'aiment pas ce qui ressemble de près ou de loin à une démocratie directe. Hors élection, la grève, la rue, le sondage sont presque les seuls moyens reconnus au « peuple » pour se faire entendre des élus et des administratifs. Pour donner du poids à ces rencontres, il faut encourager la qualité des échanges et faire un effort sur le suivi. Des textes de synthèse doivent être largement diffusés sur papier et sur Internet, première étape d'une médiatisation des débats. Si les grands médias ont tendance à être dominés par des logiques économiques, il ne faut pas oublier que l'utilisation de médias est indispensable dans une démocratie qui ne peut pas contenir tous ses membres sur une place publique...

Le risque d'instrumentalisation ne peut être, à priori, écarté. Même si l'organisation de ces forums hybrides n'est pas rui-

neuse, le soutien d'organismes privés ou publics est souvent appréciable pour les animateurs, cela peut aboutir à orienter fortement la tonalité des débats. Le « jardin d'acclimatation », comme le nomme Nadine Fresco consiste après bon nombre de dénégations à faire passer pour inévitable le choix qui paraissait pourtant totalement inacceptable. Discuter pendant des heures du clonage n'est-ce pas déjà un début de légitimation ? Risques réels qui obligent à une auto-analyse de la part des animateurs, mais sans commune mesure avec le bénéfice de ces rencontres.

« La volonté de faire comme à la télé peut conduire à un fonctionnement pseudo démocratique... mais la mise en spectacle des lieux communs du moment est loin d'être un idéal de démocratie participative »

Si débattre c'est vouloir faire avancer des idées que l'on croit pertinentes, c'est aussi, par la confrontation avec la pensée de l'autre, s'informer et essayer de penser juste. Première exigence morale, disait Blaise Pascal. Il ne faut pas tomber dans le délire mégalomane, une rencontre passionnante riche en information et suivie d'un débat animé et bien mené n'aura pas d'effets directs sur la conduite des grands organismes de recherche ni sur les choix politiques du gouvernement. Pourtant, les participants pourront par effet d'osmose faire avancer autour d'eux la réflexion et, comme les petites rivières font les grands fleuves, il n'est pas interdit de penser que tout cela contribue à une élaboration raisonnable des choix importants qui engagent la société de demain.

Cette plaidoirie pour des débats citoyens sur les enjeux liés à la recherche et à la technologie n'est pas l'alpha et l'oméga sur le thème : Science et Démocratie. La structure des organismes de recherche, la répartition privé/public, les instances de contrôle et d'évaluation, le fonctionnement des comités d'éthique, etc. autant de points de vue multiples qu'il faudrait développer. Mais pour terminer, je voudrais souligner le rôle fondamental de l'école, du lycée et de l'université qui en tant qu'institutions républicaines doivent donner au plus grand nombre les outils conceptuels de base pour pouvoir participer activement aux débats. ■

